

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[345. Paris, Jeudi 16 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-19

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- je les ai eues toutes mais pourquoi n'aviez vous pas ma lettre Vendredi à 1 heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement, et bien plein de vous car j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me souviens très bien de cette lettre là. Vous l'auriez eue dans la journée.]
- je les ai eues toutes mais pourquoi n'aviez vous pas ma lettre Vendredi à 1

heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement, et bien plein de vous car j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me souviens très bien de cette lettre là. Vous l'auriez eue dans la journée.][Je viens de recevoir mon courrier des affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère. Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. [...]

- [Je viens de recevoir mon courrier des affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère. Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. [...]

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
389/88-89

Information générales

LangueFrançais

Cote946-947, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

346. Londres, Dimanche 19 avril 1840

4 heures

Je viens de recevoir mon courrier des Affaires étrangères qui aurait dû m'arriver hier et qui m'apporte des nouvelles de ma mère.

Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante. Ils vont prendre tous trois le lait d'ânesse. Mais quelle horreur que l'absence ! C'est une découverte de tous les jours. Et je la ferai pendant bien des jours, car certainement si la santé de Pauline, n'est pas très raffermie, si celle de ma mère ne me donne pas pleine sécurité, je ne les ferai pas venir. J'aime mille fois mieux avoir à trembler de loin sur toutes les mauvaises chances naturelles qu'en ajouter une de mon fait. Si je ne les fais pas venir, je m'arrangerai pour quitter l'Angleterre quinze jours plutôt vers le milieu de septembre et pour aller les retrouver à la campagne où je les établirai pendant l'été. Car vous ne resterez pas en Angleterre au-delà du milieu de septembre, n'est-ce pas ? Peut-être pas jusque là.

Mon dîner d'hier chez M. Macaulay a été peu intéressant, quoique composé de gens d'esprit, Lord Jeffrey, M. Elphinstone M. et M. Trevelyan etc, savez-vous que les Anglais ont prodigieusement de vanité et de la plus petite. Elle est moins expansive, moins complaisante, et confiante que la vanité française, mais tout aussi ardente et plus raide, plus pedante. J'en vois une foule qui sont extrêmement préoccupés de l'effet qu'ils font, et très fâchés quand ils n'en font pas, et très soigneux de laisser, de faire percer leurs moindres avantages. Ce qui est vrai, c'est que les hommes sérieux et simples le sont complètement, parfaitement et qu'il y en a beaucoup. Grand pays, ou la petitesse abonde à côté de la grandeur.

De chez M. Macaulay, chez les Berry, où je n'avais pu aller dîner, mardi dernier. Elles avaient un peu de musique, la fille d'un M. Hamilton qui a été ministre à Naples, fort agréable personne, qui chante assez bien, les airs italiens et les

romances écossaises, avec un air de passion ossianique et malheureuse qui ne s'adresse à aucun objet particulier et semble une invitation plutôt qu'un regret. J'étais dans mon lit à minuit, pressé de me coucher, pressé de m'endormir pour attendre avec moins d'impatience les nouvelles de mes enfants. Je me suis réveillé bien des fois. Pourtant j'ai dormi, et l'arrivée de mon courrier m'a tranquilisé. J'aurai d'autres nouvelles, entre midi et 2 heures et de vous aussi, j'espère.

4 heures

Je les ai eues mes nouvelles ; je les ai eues toutes. Mais pourquoi n'aviez-vous pas ma lettre vendredi à 1 heure ? Elle est partie mercredi bien régulièrement et bien pleine de vous car j'avais le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me rappelle très bien cette lettre là. Vous l'aurez eue dans la journée.

Pauline continue à aller mieux. Mais je suis décidé. Je viens de recevoir une longue longue lettre de mon petit médecin qui n'est pas du tout d'avis du voyage, ni pour ma mère, ni pour Pauline, ni pour Guillaume. Il dit que pour Henriette seule, cela n'aurait aucun inconvénient. Il en a délibéré avec Andral qui est du même avis. Je n'hésite pas. Je n'en écrirai pas tout de suite à ma mère. Je veux la laisser sortir un peu de la petite secousse qu'elle vient d'avoir et de l'effroi que lui cause sa responsabilité en mon absence. N'en parlez donc encore à personne du tout. Mais dans une quinzaine de jours, j'écirai à ma mère ma résolution. Je les enverrai au Val-Richer vers le milieu de Mai. Je suis à peu près sûr que malgré son désir de me revoir, malgré le fardeau de la responsabilité ma mère se sentira soulagée. J'ai quelque fois entrevu que ce voyage l'inquiétait un peu, pour mes enfants, pour elle-même. Elle est d'un courage et d'un devouement sans limites. Elle risquerait ce qui lui reste de vie pour mon bonheur de quelques jours. Mais elle sait de quelle importance sont pour moi sa vie et sa santé. Elle aime ses habitudes, le Val-Richer. A tout prendre elle se consolera, et surtout elle se rassurera, ce qui m'importe beaucoup, car mon petit médecin m'écrit que son imagination est un peu ébranlée et fatiguée. Je vous aurai cet été. Je n'aurai que vous. Mais je vous aurai. Commencez-vous à savoir tout ce que vous êtes pour moi ? Et à ce propos, expliquez-moi une phrase de votre lettre. Vous parlez, dites-vous, à la duchesse de Sutherland du mois de Juin "sans préciser le moment car eux-mêmes seront absents la première quinzaine, et ne pourraient vous recevoir alors." Ce n'est pas à dire, je pense, que vous ne viendrez pas le 1er juin. Vous pourrez bien sans trop d'ennui, passer quinze jours à Miwarts Hôtel ou ailleurs, en attendant que les Sutherland soient chez eux. Et si vous retardiez, vous tomberiez, ou bien près, dans l'arrivée de votre nièce. Précisez-moi cela je vous prie.

Lundi, 8 heures et demie

Je n'ai pas pu aller passer deux jours à Holland house, comme on m'y avait engagé. J'ai chez moi, pour quelques jours, M. Lenormant que je ne veux pas abandonner si complètement. Mais j'y ai été dîner et je suis parti de bonne heure, pour avoir le temps de me promener. J'ai passé une heure seul, dans le parc. C'est ravissant. Quels beaux cèdres ! Il n'y en a pas plus sur le mont Liban, ni de plus beaux. Les arbres surtout m'ont frappé, car le paysage n'a rien de remarquable. Le diner matériellement excellent, moralement médiocre. Le personnage nouveau pour moi a été M. Duncombe, le radical à la mode. Montrond m'en avait parlé comme d'un ami particulier. Il m'a demandé si Montrond was still alive. Lord et Lady Palmerston devaient venir. Lady Palmerston est venue seule comme nous étions déjà à table. Lui est venu le soir. L'une et l'autre avaient l'air préoccupé, même triste. Je ne crois pas Lord Palmerson content de sa situation. On crie beaucoup, dans son propre parti. La Chine, l'Orient, Naples, les Etats-Unis, c'est bien des

querelles et qui coûteront cher. Le déficit de la poste est grand ; il faut de nouvelles taxes. Je ne crois à aucun ébranlement réel, ni du Cabinet, ni de Lord Palmerston. Mais c'est un moment difficile et qui exige, si je ne me trompe, qu'on mette de l'eau dans son vin. Une bonne conversation après dîner, sur toutes choses. M. de Bülow a décidément plus d'esprit que toujours à faire, tous ses collègues.

Aujourd'hui, le dîner du Lord Maire. Puis, je me réposerai. Lord et Lady Palmerston partent mardi pour Broadlands. Brünnow et Neumann vont aujourd'hui chez le Duc de Wellington. Ils continuent à lui parler des affaires. La dispersion est générale.

Une heure

La mauvaise nuit de Pauline me tourmente. Être tourmenté et ne rien faire ne pas voir seulement ! Mon petit médecin me donne beaucoup de détails très fidèlement, j'en suis sûr. Il n'est pas inquiet. Il est bien heureux. Vous me direz si ma mère vous fait l'impression d'une personne agitée et fatiguée. Je crains toujours qu'elle n'aille jusqu'au bout de sa force. J'ai confiance dans le lait d'ânesse. Il a toujours très bien réussi à mes enfants. Ils ont dû le commencer hier.

N'ayez donc pas peur de M^r. de Meulan. M. Molé a raison, c'est-à-dire qu'il a bien des raisons d'avoir de l'humeur. Il est bien bon de trouver qu'il n'a pas été attaqué. Sauf Tiers, qui s'est bien défendu, il n'y a eu d'attaqué que M. Molé qui ne s'est pas défendu et n'a été défendu par personne. Le Duc de Broglie l'a attaqué. Villemain l'a renié. Ces débats là ne lui valent rien. Je ne crois pas qu'ils vailent grand chose non plus pour le Cabinet. Cependant on gagne toujours à faire preuve de talent et d'habileté à prouver qu'on vaut mieux que sa position. Il me semble que c'est le cas de Thiers.

M. de Noailles me sert en effet. J'ai bien lu son discours et j'en parle beaucoup et bien. Je n'ai jamais vu M. de Noailles, sans avoir envie que nous fussions du même avis. Je parlerai Anglais au Mansion house, en demandant pardon de mon mauvais langage. Cela a meilleure grace que de bien parler pour n'être pas compris. A l'académie royale, c'est autre chose ; du bon français. Je sais que c'est un dîner très aristocratique.

Le Chancelier ne vient pas dîner le 1^{er} mai à cause de la chambre, comme le speaker. Je prendrai donc à côté de moi Lord Lansdowne et Lord Melbourne. En face de moi, Lord Palmerston qui aura à côté de lui le duc de Wellington et je ne sais qui Lord Normanby, ou Lord Minto ou Lord Clarendon, ou Lord Holland ? Pensez y encore, je vous prie.

Si je mettais Lord Lansdowne en face de moi, avec Lord Palmerston et un autre ministre à ses côtés ; et moi Lord Melbourne à droite, le Duc de Wellington à gauche ?

Adieu. Je vous ferai quelque fois porter ma lettre par mon petit médecin, M. Béhier, très intelligent très sûr et parfaitement dévoué. Adieu. Adieu. Priez pour ma petite fille.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 346. Londres, Dimanche 19 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-19.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/308>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur346

Date précise de la lettreDimanche 19/04/1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

London, Dimanche 19 Avril 1846
9 hure.

entrevue que ces
mes enfans
l'usage et d'un
guérison ce qui
de quelques
importance pour
Elle aime être
et prendre, elle
passeront.
mon petit
santation est un

d'aucun que vous
vous à l'avenir
moi? Si à ce
asse de votre
la duchesse
leur et dans
même lesont
et ne pourrions
pas à dire, je
les le 1^{er} Juin.
ami, passer
ou ailleurs, en
soient chez eux.
brevé, ou bien
dire. L'édification

Je viens de recevoir mon
cousin de l'affaire ^{de l'union} qui aurait été malheureux
hirs et qui m'apporte de nouvelles de ma mère.
Je suis tranquille sur Henriette, et à peu près
sur Pauline, quoiqu'elle soit encore souffrante.
Elle veut prendre son bon le lait d'ânesse. Mais
quelle horreur que l'ânesse! C'est une découverte
de tous les jours. Si je la fais pendant bien de
jours, les certitudes si la santé de Pauline
n'est pas très-rassurée, si celle de ma mère ne
me donne pas pleine sécurité, je ne la fais
pas venir. J'aime mille fois mieux venir à
troubler de loin sur toute la mauvaise
chance, n'est-ce, qu'en ayant une de mon
fait. Si je ne la fais pas venir, je m'arrangerai
pour quitter l'Angleterre quinze jours plutôt,
vers le milieu de septembre, et pour aller la
retrouver à la campagne où je la stabiliserai
pendant l'été. Les vus ne sortez pas en
Angleterre au delà du milieu de septembre.
N'est-ce pas? Peut-être pas jusqu'à là.

Mon dîner d'hier, chez M. Macaulay, a
été peu intéressant, quoique composé de gens

Venezit lord Jeffrey, m^r l'ephant m^r et m^{lle}
 Revolyan ben Savoy - vous que les Anglais ont
 prodigieusement de vanité, et de la plus petite?
 Elle est moins expansive, moins complaisante &
 confiante que la vanité française, mais tout
 aussi ardente et plus raide, plus pédante. J'en vis
 une fois, qui sont extrêmement préoccupée de
 l'effet qu'ils font, et les fâcher quand ils n'en font
 pas, et très dignes de laides, de faire preuve
 leurs moindres avantages. Le qui est vrai, c'est
 que les hommes, l'édoux et simple, le sont complé-
 tement, parfaitement, et qu'il y en a beaucoup.
 Grand pays, où la petite abonde, à côté
 de la grande.

Je chez m^r Macanlay chez les Barry, où
 je n'aurais pu aller d'ins mes amis. Elle
 avait un peu de musique, la fille d'un m^r
 Hamilton qui a été ministre à Angl^e, fort
 agréable personne, qui chante assez bien le, air
 Italien, et les romans d'opéra, avec un
 air de passion ottomane et malheureuse
 qui ne s'adresse à aucun objet particulier, et
 semble une invitation plutôt qu'un regret.
 J'étais dans mon lit à minuit, pressé de me
 coucher, pressé de m'endormir pour attendre
 avec moins d'impatience les nouvelles de mes
 amis. Je me suis réveillée bien de fois. Parfois
 j'ai dormi, et l'arrivée de mon cousin m'a

tranquillisé.
 L'hiver, 18 de

J. les ai e
 brail pourqu
 d'endormir à
 d'agréablement
 la vous plus
 rappelle les
 que dans la

Pauline
 Luit de l'idée
 longue lettre
 pas de l'ou
 ni pour l'ou
 que, pour le
 inconnu
 qui est de
 écrivai pas
 la la-ter
 quelle vint
 la réponse
 deux ou tro
 une quinzai
 ma résoluti
 vers le huiti
 que, malgré
 le fardou

de la 1^{re} et de la 2^{de}
anglais ont
la plus petite?
étaient de
mais tout
dante. Les vœux
réoccupés de
de la fin faire
faire pour
et vrai, est
de tout songer
à beaucoup.
ante, à côté

de Berry, en
monio. Elle
de son m^r
Raph^l, pour
bien de son
en, avec un
enthousiasme
particulier, et
un regret.
prend de son
ne attendre
elle, de me
de faire. Sans
convenir ma

la tranquillité. J'ai eu d'autres nouvelles, entre autres de
l'honneur, et de vous aussi, j'espère.

4 heures.

Je lui ai eu mes nouvelles; je lui ai eu tout.
Mais pourquoi n'avez-vous pas ma lettre?
Vendredi à 1 heure. Elle est partie mercredi bien
régulièrement, et bien pleine de vous, car j'avais
le cœur plus que plein en vous écrivant. Je me
rappelle très bien cette lettre là. Vous l'avez
eue dans la journée.

Pauline continue à aller mieux. Mais je
suis déçue. Je viens de recevoir une longue
longue lettre de mon petit médecin qui n'est
pas du tout d'avis du voyage, ni pour ma mère,
ni pour Pauline, ni pour Guillaume. Il dit
que, pour Henriette seule, cela n'aurait aucun
inconvenient. Il en a délibéré avec André,
qui est du même avis. Je n'hésite pas. Je n'en
écrirai pas tout de suite à ma mère. Je n'en
laisserai sortir un peu de la petite secousse
qu'elle vient d'avoir et de l'effroi que lui cause
sa responsabilité en mon absence. N'en parlez
donc encore à personne du tout. Mais dans
une quinzaine de jours, j'écrirai à ma mère
ma résolution. Je la murerai au Val d'Aix
vers le milieu de Mai. Je suis à peu près sûr,
que malgré son désir de me avoir, malgré
le fardeau de sa responsabilité, ma mère de

Sautier sauvage. J'ai quelque fois entendu que ce voyage l'inquiétait un peu, pour ma santé, pour elle-même. Elle est d'un courage et d'un dévouement sans limites. Elle risquait ce qui lui reste de vie pour mon bonheur de quelques jours. Mais elle sait de quelle importance doit pour moi la vie et la santé. Elle aime ses habitudes, le Val-Richer. À tout prendre, elle se console, et surtout elle se rassure. Ce qui m'importe beaucoup, car mon petit médecin m'écrivait que son imagination est un peu ébranlée et fatiguée.

Je vous aurai dit. Je n'aurai que vous, mais je vous aurai. Commencez-vous à savoir tout ce que vous êtes pour moi? Il s'agit de propos, expliquez-moi une phrase de votre lettre. Vous parlez, dites-vous, à la duchesse de Sutherland du moins de bien « sans précéder le moment, car eux-mêmes l'ont obtenu la première quinzaine et ne pourrions vous recevoir alors ». Ce n'est pas à dire, je pense, que vous ne viendrez pas le 1^{er} Juin. Vous pourriez bien, dans trop d'effroi, passer quinze jours à Midway Hotel ou ailleurs, en attendant que la Sutherland saisisse l'occasion. Et si vous retardez, vous tomberez, au lieu près, dans l'annule de votre vie. Précisez-moi cela, je vous prie.

conscience de
hies et qui
de lui le sang
sur Pauline,
Il vous prend
quelle horreur
de tous les jours
jours, car les
n'est pas lui
me donne pa
pas, vous. D
trouble de
chance, natu
fait. Si je
pour quitter
vous le milieu
retourner à l
pendant l'été
Anglais au
n'est-ce pas
Mon bon
Il peut être

Le mardi 8 heures et demie

2
947

Je n'ai pas pu aller jouer deux
jours à holland-house, comme on m'y avait engagé.
J'ai chez moi, pour quelques jours, M. Lecomte
que je ne veux pas abandonner si complètement.
Mais j'y ai été deux, et je suis parti de bonne
heure, pour avoir le loisir de me promener. J'ai
passé une heure tout dans le parc. C'est ravissant.
Quels beaux jardins ! Il n'y en a pas plus sur le
mont Liban, ni de plus beaux. Les arbres, surtout
m'ont frappé, car le paysage n'a rien de remarquable.
Le time mat's, extrêmement excellent, mais aussi médiocre.
Le personnage nouveau pour moi a été M. Ducaumont
le caduc à la mode. Mouton m'en avait parlé
comme d'un ami particulier. Il m'a demandé si
Mouton was still alive. Lors le lady Palmerton
devient venue. Lady Palmerton est venue seule.
Comme nous étions déjà à table, elle est venue
seoir. L'un et l'autre avaient l'air préoccupé, même
triste. Je ne vois pas tout le content de la situation.
On s'en beaucoup, dans son propre pays. La Chine,
l'Inde, Naples, les Etats-Unis, c'est bien la question,
ce qui contrecrit chez. Le déficit de la poste est
grand, et fait de nouvelles taxes. Je me suis à
aucun événement réel, ni au cabinet, ni de lord
P. Mais c'est un moment difficile et qui exige, si
je ne me trompe, qu'on mette de l'eau dans son vin.
Une bonne conversation après, d'après toutes
choses. M. de Buloz a été d'un plus d'esprit que

leurs collègues.

Aujourd'hui le dîner du Lord-Maire. J'ai je me
sempent. Lord et lady Palmerston partent mardi
pour Broadland. Stannard et Newman vont
aujourd'hui chez le Duc de Wellington. Ils continuent
à lui parler de affaires. La réception est générale.
Une heure.

La mauvaise nuit de Pauline ne tourmente. Stre-
teusement et ne rien faire, ne pas voir l'entente !
Mon petit médecin me donne beaucoup de plaisir,
très fidèlement, très sûr sûr. Il n'est pas inquiet. Il
est bien heureux.

Vous me direz si ma mère vous fait l'impression
d'une personne agitée et fatiguée. Je crains toujours
qu'elle n'aille jusqu'à l'écarter de la force.

J'ai confiance dans le lait d'ânesse. Il a toujours
très bien réussi à mes enfants. Il est sûr le bonhomme
hien.

N'ayez donc pas peur de M^{re} de M.

M. Molé a raison, c'est-à-dire qu'il a bien de
raison d'avoir de l'honneur. Il est bien bon de
tenir qu'il n'a pas été attaqué. S'il s'agit, qu'il
s'est bien défendu, il n'y a eu d'attaque que
M. Molé qui ne s'est pas défendu et n'a été
défendu par personne. Le Duc de Broglie l'a
attaqué. Villlemain l'a renié. Ce débat là ne
lui vaut rien. Je ne crois pas qu'il vaille grand
chose non plus pour le cabinet. Cependant on gagne

l'argent à faire
plus vite, mais
c'est le cas de M.

M. de M.
d'argent et je
jamais en M.
façon du m.

Le parti
demandant p
à meilleur p
pas compris.
chose ; du bon
hien très ar

Le chan
à cause de M.
prendrai donc
le Lord Molé
Palmerston qu
Wellington et
Lord Minto. Je
pour y enco
Lord d'Amster
et un autre d
Melloune à

Adrien. c
l'autre pas m
intelligent, l
Adrien. Prig

longues à faire preuve de talent et d'habileté, à prouver
qu'on vaut mieux que sa position. Il me semble que
c'est le cas de Thiers.

M. de Noailles me voit en effet. J'ai bien la son-
dation et j'en parle beaucoup et bien. Je n'ai
jamais vu M. de Noailles, sans avoir envie que nous
fussions du même avis.

Le pauvre Anglais au mauvais humour, en
demandant pardon de son mauvais langage. Cela
a meilleure grâce que de, bien parler pour n'être
pas compris. À l'Académie royale, c'est autre
chose; du bon français. Je sais que c'est un
titre très aristocratique.

Le Chancelier ne vient pas dans le grand
à cause de la Chambre, comme le Speaker. Je
prendrai donc à côté de moi lord Lansdowne
le lord Melbourne. En face de moi, lord
Palmerston qui aura à côté de lui le duc de
Wellington et je ne sais qui, lord Normanby, le
lord Minto, le lord Nasenden, le lord Holland?
Pensez y encore, je vous prie. Si je mettais
lord Lansdowne en face de moi, le lord Palm.
et un autre ministre à ses côtés; et moi, lord
Melbourne à droite, le duc de Well. à gauche?

Adieu. Je vous ferai quelquefois parler ma
lettre par mon petit médecin. M. Delmas, très
intelligent, très sûr et parfaitement républicain. Adieu.
Adieu. Priez pour ma petite fille.